

CINÉMA

Yellow Letters

Ilker Çatak

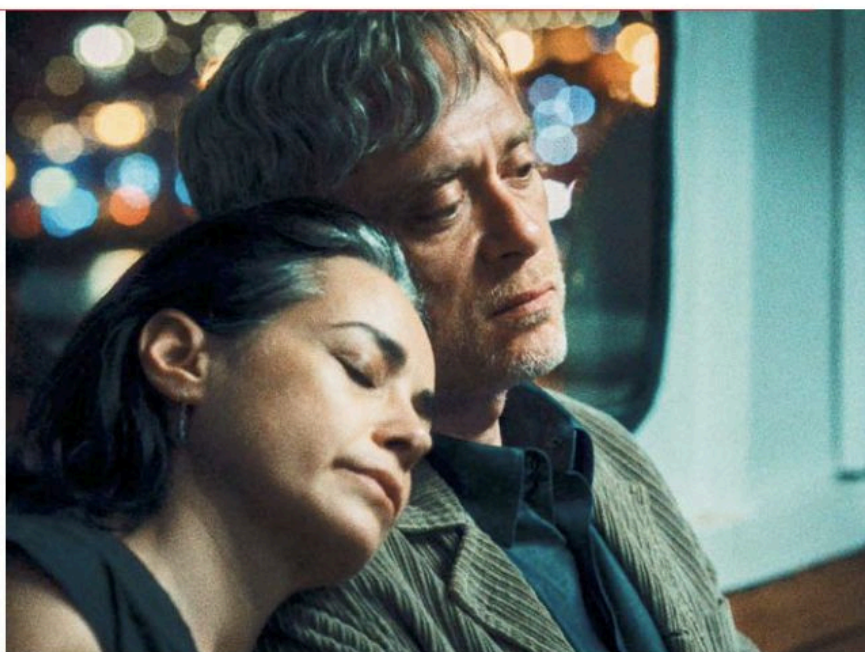
En Turquie, un couple fait face à la précarité pour raisons politiques. Un film sur la liberté, Ours d'or à Berlin.



Né en 1984 à Berlin dans une famille d'immigrés turcs, Ilker Çatak a passé son adolescence à Istanbul avant de retourner vivre en Allemagne à l'âge adulte. Ses quatre premiers longs métrages (un seul étant sorti en salles en France) sont marqués par sa double culture, et si le cinéaste a su ausculter avec brio les maux de la société allemande (concentrés dans le huis clos au collège de *La Salle des profs*, sa meilleure réalisation à ce jour), il ne reste pas insensible à la situation politique du pays d'origine de ses parents.

Yellow Letters, Ours d'or surprise à la récente Berlinale, fait ainsi référence à la fameuse « lettre jaune » de révocation reçue, en Turquie, par des milliers de fonctionnaires qui avaient osé critiquer l'autoritaire président

Le réalisateur de *La Salle des profs* sait tirer le meilleur de son casting (Özgü Namal et Tansu Biçer).



Recep Tayyip Erdogan. La sanction frappe Aziz, dramaturge et professeur à l'université d'Ankara, et son épouse, Derya, la comédienne vedette du théâtre national. Le couple, privé de revenus du jour au lendemain, est contraint de partir à Istanbul avec sa fille adolescente pour trouver refuge chez la mère de l'enseignant. Alors que leur précarité s'accroît, Aziz et Derya se retrouvent face à un dilemme : rester fidèles à leurs idées ou rentrer dans le rang pour retrouver une vie normale ?

Ilker Çatak n'a pas tourné son histoire sur les lieux mêmes de l'action, mais à Berlin et à Hambourg. Un choix assumé au vu et au su des spectateurs, puisque les deux villes sont créditées au générique « dans les rôles » respectifs d'Ankara et d'Istanbul ! Passé les surprises de reconnaître l'emblématique Unter den Linden sous les traits (si l'on ose dire) d'une pseudo-avenue de la capitale turque, ou de découvrir l'estuaire de l'Elbe métamorphosé en Bosphore, ce tour de passe-passe géographique se révèle une belle trou-

vaile. Il donne une dimension universelle au sort tragique d'Aziz et Derya, dont la déchéance sociale est partagée par nombre de citoyens attachés aux libertés publiques dans tous les régimes despotiques, ou en voie de l'être, du monde entier – États-Unis de Donald Trump inclus.

Pour le reste, *Yellow Letters* déroule son scénario programmatique avec une efficacité indéniable, mais sur des rails trop balisés et étirés – on est loin de la tension permanente que parvenait à créer la mise en scène à suspense dans *La Salle des profs*. Mais Ilker Çatak sait toujours tirer le meilleur de son casting. Özgü Namal (Derya) et Tansu Biçer (Aziz), deux figures majeures du théâtre turc, sont formidables, tout comme leur fille de cinéma, Leyla Smyrna Cabas, une jeune pousse prometteuse aux faux airs de Natalie Portman. ▶ *Samuel Douhaire* | *Sarı Zarflar*, Allemagne/France/Turquie (2h08) | Scénario : I. Çatak, Ayda Çatak, Enis Köstepen. Avec Özgü Namal, Tansu Biçer, Leyla Smyrna Cabas.

LIRE aussi p. 27.



Démocrate sans frontières

Depuis l'Allemagne où il vit, le cinéaste germano-turc İlker Çatak déplore la dérive autoritaire du président Erdogan. Ours d'or à la Berlinale, son nouveau film dénonce toutes les tentations totalitaires.

Par Caroline Besse

Photo Jérôme Bonnet pour Télérama

Sur son visage, l'inquiétude se devine. À quelques jours de la date prévue, le réalisateur germano-turc İlker Çatak n'a toujours pas de réponse officielle du ministère de la Culture pour la sortie en salles de *Yellow Letters* en Turquie. Son film, Ours d'or de la dernière Berlinale, très critique sur les atteintes aux libertés fondamentales, pourrait être censuré dans un pays où Ekrem Imamoglu, le maire d'Istanbul, est emprisonné depuis plus d'un an pour corruption. Une accusation arbitraire, selon ses défenseurs, qui la considèrent comme une tentative d'élimination politique de la principale figure d'opposition au président islamiste Recep Tayyip Erdogan, à la tête du pays depuis près de vingt-cinq ans.

Né en 1984 à Berlin, où il vit aujourd'hui, İlker Çatak a effectué une partie de sa scolarité à Istanbul, où ses parents ont souhaité retourner quand leur fils avait 13 ans. «*Pendant les années où j'y ai vécu, de 1997 à 2002, Istanbul était une ville vibrante, raconte-t-il. À cette époque, tout le monde espérait encore que le pays devienne membre de l'Union européenne, mais, par la suite, Angela Merkel [l'ancienne chancelière allemande, ndlr] et Nicolas Sarkozy ont montré de façon assez évidente qu'il n'y avait pas de place pour la Turquie. Erdogan, qui était déjà un politicien conservateur, s'est alors tourné complètement vers le monde arabe, coupant tout lien avec l'Europe.*» Le précédent long métrage du réalisateur, *La Salle des profs* (2023), une plongée paranoïaque dans un collège allemand, nommé à l'Oscar du meilleur film international, a été écrit avec Johannes Duncker, un ami rencontré sur les bancs de l'école, en Turquie. Ce dernier vit toujours là-bas, et İlker est «*en contact quotidien*» avec lui, ce qui permet à cet enfant de parents immigrés de garder un lien fort avec le pays qu'il a quitté à l'âge de 18 ans. D'abord pour effectuer son service militaire en Allemagne, avant d'intégrer une école de cinéma privée de Berlin, puis la prestigieuse Hamburg Media School.

La double culture du cinéaste est au cœur de *Yellow Letters*, dans lequel un couple d'artistes – lui metteur en scène, elle star du théâtre public – reçoit des «*lettres jaunes*» du gouvernement, leur annonçant leur révocation pour avoir osé critiquer, par leur travail ou sur les réseaux, l'autoritarisme du pouvoir en place. Dans le film, les villes sont des personnages à part entière. Ainsi Ankara, la capitale turque, est figurée par son homologue allemande, Berlin. Istanbul, ville maritime tournée vers le Bosphore, est «*incarnée*» par Hambourg, autre grande cité portuaire. «*Nous aurions pu sans aucun problème tourner en Turquie, mais je voulais aussi faire un film sur les démocraties occidentales*, précise İlker Çatak. *Partout dans le monde, on constate que les démocraties se fanent, que l'autoritarisme triomphe, que les sociétés se fracturent. Ce que je raconte n'est pas seulement un problème turc.*» Même si le point de départ du scénario est bien la tentative de coup d'État de juillet 2016 en Turquie, suivie par une vaste opération de purge menée par Erdogan. «*De nombreuses personnes issues du monde des arts et du milieu académique avaient signé une pétition contre une opération de l'armée dans le nord de la Syrie, visant à neutraliser des villes kurdes. Plus de deux mille personnes ont alors perdu leur travail, accusées de propagande terroriste.*» Au lendemain de notre entretien, nous recevons un SMS annonçant que *Yellow Letters* sortira bien en Turquie. Un soulagement ●

À VOIR



Yellow Letters, d'İlker Çatak.

En salles. **LIRE** la critique page 56.

Les Inrockuptibles

YELLOW LETTERS d'İlker Çatak

Un drame marital doublé d'un thriller
au message politique éminemment universel,
par l'auteur de *La Salle des profs*.

Ours d'or surprise de la dernière Berlinale, *Yellow Letters* est le cinquième film du cinéaste allemand d'origine turque İlker Çatak, précédemment connu comme l'auteur de *La Salle des profs* (2023), invité lui aussi inattendu à la table des nommés à l'Oscar du meilleur film étranger en 2024. On en retrouve les ingrédients : un thème de société traité sur le mode du thriller (le racisme systémique en milieu scolaire

et les ravages d'un régime autoritaire), une mise en scène sobre et efficace qui n'est pas sans lien avec le langage des séries (foisonnement des pistes narratives, image nette, précise et sans fioriture) et surtout une capacité à saisir toute la complexité de la lutte entre des individus et le système qui tente de les ostraciser.



Ici, il s'agit d'un *power couple* – elle, grande comédienne de théâtre, lui, metteur en scène et enseignant à l'université – qui perd tout le jour où l'État les vire et les accuse d'attenter à la sécurité nationale, notamment en soutenant des manifestations étudiantes. Le thriller kafkaïen se double d'un drame marital porté par deux excellentes acteur-rices (Özgü Namal et Tansu Biçer), drame qui a la particularité de sceller avec son public un pacte de croyance : Berlin jouera le rôle de la capitale turque Ankara, et Hambourg, celui d'Istanbul. Ce que permet ce pacte est évidemment l'existence même du film, la Turquie d'Erdoğan ayant basculé dans un régime autocratique où toute pensée d'opposition est bâillonnée. Mais cette délocalisation de la Turquie à l'Allemagne produit autre chose qui rend *Yellow Letters* vraiment fort : la conscience que si la poussé autoritaire est déjà la réalité de nombreux pays, elle pend aussi au nez de beaucoup d'autres où la dystopie politique est désormais à la portée de la prochaine élection. **Bruno Deruisseau**

Yellow Letters d'İlker Çatak, avec Özgü Namal, Tansu Biçer, Leyla Smyrna Cabas (All., Fra., Tur., 2025, 2h08). En salle le 1^{er} avril.

PREMIERE



Tansu Biçer



Özgü Namal et Tansu Biçer

Yellow Letters

★★★★☆ SORTIE 1ER AVRIL

DE İLKER ÇATAK AVEC ÖZGÜ NAMAL, TANSU BIÇER, LEYLA SHYRNA CABAS...
(ALLEMAGNE, 2H08)

On a découvert İlker Çatak en 2023 avec *La Salle des profs*, le premier de ses longs métrages à avoir été distribué en France. Ce thriller haletant qui décrivait, avec une grande pertinence, le quotidien complexe des enseignants aujourd'hui avait fini nommé à l'Oscar du meilleur film international. Avec *Yellow Letters*, Çatak continue de raconter notre époque et ses tourments. Il scrute ici le pays dont est originaire sa famille et où il a lui-même passé une partie de sa jeunesse : la Turquie. Un film-pamphlet qu'il n'a pas pu tourner sur place, comme il le précise malicieusement dès le générique en indiquant que Berlin et Hambourg jouent les rôles respectifs d'Ankara et d'Istanbul.

Yellow Letters met en scène un couple dans la tourmente pour avoir osé ne pas céder aux injonctions du régime Erdogan. Elle comme comédienne sur la scène du Théâtre national, lui comme prof à la fac. Tous deux interdits d'exercer leur profession. Comment rester fidèle à ses idéaux quand la réalité économique vous étouffe à petit feu ? Voilà la question sous-tendant ce récit, qui aurait mérité de se délester de quelques sous-intrigues superflues. Mais quand il se concentre sur ce couple, sa descente aux enfers et la manière dont le politique impacte l'intime, le film frappe fort et juste. Il n'a pas volé son Ours d'or ! ●TC



« *Yellow letters* un drame politique qui vaut le couple »

Le nouveau film d'Ilker Çatak explore, avec un récit universel, l'explosion d'un mariage face à un régime étouffant.

C'est une histoire de couple, de mariage mis à l'épreuve. C'est juste que ça ne se passe pas n'importe où et pas n'importe comment. Aziz est professeur à la faculté d'Ankara, en Turquie. Il reçoit un jour une des «lettres jaunes» du titre: un licenciement expéditif mandaté par le gouvernement au motif qu'Aziz critiquerait un peu trop ouvertement le régime en place. Quelques jours plus tard, son épouse Derya, célèbre comédienne, est à son tour contrainte de quitter le théâtre national, après avoir été elle aussi destinataire d'une des fameuses lettres. Sans ressources et devant subvenir aux besoins de leur fille Ezgi, ils doivent tout abandonner pour s'installer à Istanbul, chez la mère d'Aziz.

Echo. C'est davantage une histoire de couple dans un contexte politique extrême que l'inverse, et c'est tout ce qui fait la pertinence

du nouveau film d'Ilker Çatak, récompensé il y a quelques mois par l'ours d'or à Berlin, au terme d'une édition ironiquement marquée par les sorties désespérément apolitiques du président du jury, Wim Wenders. Parce que le cinéaste allemand d'origine turque, responsable il y a deux ans de *la Salle des profs* – immense carton en Allemagne, passé ici assez inaperçu –, plutôt que de donner dans la charge frontale, la grande dénonciation, le film de son époque qui s'annonce un peu trop clairement, choisit de faire de son récit quelque chose de plus diffus, étrange et, de fait, universel.

En prenant d'emblée un parti pris étonnant: faire jouer la Turquie par l'Allemagne, avec Berlin dans le rôle d'Ankara et Hambourg dans celui d'Istanbul. Comme pour gommer toute distance et temporalité, rappeler que tout ça pourrait aussi bien se passer, ou se passe déjà, chez vous. Le parallèle avec la réalité turque est bien sûr évident – les purges menées par Erdogan après la tentative de coup d'Etat de 2016, qui a vu plusieurs dizaines de milliers de personnes suspendues et traduites en justice, notamment dans les milieux universitaires et culturels – mais il tient ici davantage de l'écho.

A propos de *Yellow Letters*, Ilker Çatak cite Martin Scorsese: «*Le cinéma, c'est ce qui est dans le cadre et ce qui est en dehors.*» Parce qu'il s'intéresse d'abord à ses personnages, leur situation immédiate, laissant le monde autour d'eux sourdre, pointer, les malmenant à l'écran, sans jamais leur voler la place. A un rapide piquet de grève près, on ne verra jamais rien des tensions extérieures, tout est cristallisé dans la cellule familiale.

Désordres. Numéro acrobatique, d'autant que Çatak allume tous les feux possibles, dans toutes les directions – lorsque le couple sort de l'eau, ce sont ses privilèges et son égoïsme qui finissent de l'achever. Tout ça n'est évidemment pas sans risques: en confinant de grands désordres à un petit périmètre, le film se heurte à quelques problèmes de souffle et d'équilibre, surtout dans le dernier tiers. Mais surnage grâce à l'écriture perçante de Çatak et à ses deux acteurs principaux, Tansu Biçer, sorte de Mads Mikkelsen déguisé en Swann Arlaud, et l'ahurissante Ozgü Namal.

LELO JIMMY BATISTA

YELLOW LETTERS d'ILKER ÇATAK avec Tansu Biçer, Özgü Namal, Emre Bakar... 2h 08.



« Le déchirement se retrouve dans la forme même du film à la belle lumière contrasté. »

A Ankara, une famille dans la tourmente de la répression

Un licenciement pour avoir critiqué le régime dérègle la vie d'un couple

YELLOW LETTERS

■■■□□

D'arrière l'histoire de *Yellow Letters*, Ours d'or au dernier festival de Berlin, se cache au départ une réalité politique. En Turquie, entre 2016 et 2019, environ deux mille artistes ont été suspendus et traduits en justice pour avoir signé une pétition pour la paix. Manière pour le président de la République, Recep Tayyip Erdoğan, de reprendre la main sur les milieux culturels et universitaires, en écartant des opposants.

Dans le film, Aziz (Tansu Biçer), dramaturge en vue, enseigne à la faculté d'Ankara. Son épouse, Derya (Özgü Namal), avec qui il a une fille, Ezgi (Leyla Smyrna Cabas), tient le rôle principal de ses pièces au contenu politique, grâce auxquelles elle a acquis une notoriété parmi les élites du pays. Mais le quotidien confortable du couple bascule quand Aziz est licencié, avec nombre de ses collègues, pour avoir soutenu une manifestation pacifiste jugée contraire au régime, et que sa dernière pièce à succès est retirée de la programmation à la suite de pressions politiques. Sans moyens de subsistance, la famille part s'installer à Istanbul chez la mère d'Aziz.

A partir de ce matériau, le cinéaste allemand d'origine turque Ilker Çatak aurait pu livrer un simple pamphlet visant à dénoncer la politique arbitraire d'Erdoğan et à rappeler la nécessité de

préserver la liberté d'expression, mais le réalisateur du remarquable *La Salle des profs* (2023) embarque le spectateur dans un tout autre film bien plus retors, qui opère par la dialectique.

Energie et instants suspendus

Cette prise de distance avec son sujet se matérialise en premier lieu par le choix de tourner en Allemagne, à Berlin et à Hambourg, villes auxquelles la fiction confie à chacune un rôle, comme si elles étaient des personnages : la première « jouera » Ankara, la seconde Istanbul.

Plus qu'au contexte de ces sanctions, Ilker Çatak s'intéresse en tout premier lieu aux répercussions intimes de ces décisions sur la vie de ce trio aux identités marquées. Le prénom Aziz est un dérivé du mot qui signifie « puissant » ou « respecté » quand Derya renvoie à la richesse intérieure et à un calme profond, et Ezgi – qui souhaite faire de la musique – à la mélodie. Confrontés à la nécessité de s'adapter à leur nouvelle existence incertaine, les trois personnages sont pris dans un double mouvement de résistance et de petites compromissions face aux oppressions auxquelles chacun fait face, qu'elles soient politiques, professionnelles ou familiales.

L'argent est un des points de tension. Aziz doit accepter une position de chauffeur de taxi alors que Derya est tentée de tourner dans des séries télé au prix de l'effacement de ses opinions politiques.

Tous deux aimeraient scolariser leur fille dans un lycée privé malgré son coût élevé, contre l'avis de celle-ci. Autant de choix qui mettent à l'épreuve l'unité familiale.

Ce déchirement se retrouve dans la forme même du film à la belle lumière contrastée entre les tons jaunes et bleus. Ilker Çatak alterne les séquences caméra à l'épaule, au plus près des personnages, dans leur énergie, et les scènes au cadre posé, instants suspendus porteurs de mélancolie.

Comme une réponse à toutes les politiques autoritaires, *Yellow Letters* déploie à chaque instant un esprit critique qui ne ménage aucun personnage. Aziz est ainsi critiqué par sa fille, qui juge ses pièces trop longues et doute de la capacité du théâtre à changer le monde ; par ses pairs, qui pointent son égoïsme, et par sa femme, qui cherche à s'émanciper de sa tutelle. Cette dernière n'hésitant pas cependant à exercer un contrôle sur la vie de sa fille. C'est dans cet entrelacement de réussites, de renoncements et d'aveuglements qu'Ilker Çatak parvient à apporter la juste nuance à la peinture de ces vies précarisées, prises dans des étau de plus en plus complexes. ■

BORIS BASTIDE

Film allemand, français et turc d'Ilker Çatak. Avec Özgü Namal, Tansu Biçer (2 h 08).